

Je devrais me concentrer sur le combat, mais au lieu de cela, je pense à l'ironie de la situation. Je suis là, nous sommes là, Wyck et moi, de retour au Kube 9, près d'un an après nous en être évadés avec Halla. Je revois Wyck faire une incision dans mon avant-bras avec son couteau pour retirer mon dispositif de localisation, je me souviens de la peur qui me nouait le ventre quand nous nous sommes enfuis sur des hover-scooters volés, des chiens sauvages, des marais, du laboratoire secret. Il s'est passé tant de choses depuis. La RESCO, la trahison de Halla, la découverte de l'identité de ma mère. Saben. Une vague de nostalgie me submerge quand je pense à lui. Pourtant, je suis là, de retour à la case départ, avec une feuille de kudzu qui me chatouille le nez, de sorte que je dois le plisser plusieurs fois pour ne pas éternuer et trahir mon emplacement. C'est bizarre d'être de nouveau ici, un peu perturbant, mais c'est aussi un peu comme de revenir à la maison. Wyck perçoit-il l'ironie de la situation, lui aussi ? Je lui jette un coup d'œil. Il se trouve à trente centimètres sur ma gauche, à plat ventre par terre, son casque couvert de kudzu, sa combinaison en intellotextile se fondant dans la végétation. Qu'est-ce qui me prend ? Wyck ne fait pas dans l'ironie.

Il me jette un regard en biais.

— Prête, Ev ? me demande-t-il à voix basse.

Je hoche la tête.

— Prête !

Wyck incline la tête sur le côté. Manifestement, il écoute un message grâce à son écouteur. C'est probablement Idris, qui a réuni la plus grande force d'assaut du Défi à cinq kilomètres de notre position, pour détourner un train.

— C'est parti, dit Wyck, levant le pouce pour me donner le feu vert. C'est à toi. Vingt minutes.

J'ai soudain la bouche toute sèche. Je parviens à esquisser un petit hochement de tête, et je rampe sur mes coudes et sur mes genoux jusqu'à une remise au toit en tôle, à une centaine de mètres de Wyck et des autres. Je sais que l'oscillation des petites collines de kudzu trahit mes mouvements, mais avec un peu de chance, quelqu'un qui s'en apercevrait l'attribuerait au vent. Hors de vue derrière la remise en ruine, je me mets debout. Contrairement aux autres membres du Défi cachés dans le bosquet d'arbres aux troncs noueux, surmonté d'un dais de kudzu, je ne porte pas de combinaison de camouflage. J'arbore la combinaison bleu ciel d'une résidente du Kube 9, tenue que j'ai portée tous les jours de ma vie jusqu'à l'année dernière.

La combinaison me va physiquement, mais elle ne me convient pas sur le plan émotionnel. Elle ne me convient plus. Je ne suis plus l'Everly Jax qui a quitté le Kube, un an plus tôt. Non, je suis à des années-lumière de cette fille-là. Je ne lui ressemble plus – pas avec mes cheveux, autrefois blonds, coupés court et teints en rouge, pas avec mes yeux bleus rendus violets par les comprimés conçus pour altérer la couleur des yeux – et je n'ai même plus le sentiment d'être cette personne. Cette Everly Jax était obsédée par l'idée de découvrir l'identité de ses parents,

et elle essayait de trouver le courage d’embrasser Wyck. Elle riait avec Halla et se disputait avec le docteur Ronan. La nouvelle moi n’a pas ri depuis des mois. Je suis à peu près sûre de ne plus avoir la capacité de rire.

Chassant de mon esprit ces vaines pensées, je sors de derrière la remise. Je suis visible. Engagée. Je m’élançe vers le dôme qui se dresse à l’horizon. Il domine le paysage plat typique du canton de Floride, et est visible à des kilomètres à la ronde. Je distingue le vert des cultures derrière ses parois transparentes, et je me sens poussée vers elles par la faim comme le serait n’importe quelle sauterelle. Ce n’est pas une faim physique, non ; c’est le besoin du familier, du côté sécurisant de l’habitude. Je m’imagine revoir le docteur Ronan, entendre sa voix bourrue remettre en cause l’une de mes hypothèses, et je ne peux m’empêcher d’esquisser un sourire.

C’est dangereux. Je ne peux pas me permettre de me laisser émouvoir par le Kube, alors que je suis ici comme un cheval de Troie, m’apprêtant à entrer furtivement dans le laboratoire afin d’ouvrir l’entrée principale, pour que les membres du Défi puissent envahir le bâtiment. Je me concentre sur la tâche à accomplir, m’approchant de plus en plus du dôme. J’ai laissé les fourrés couverts de kudzu derrière moi, et je traverse maintenant le terrain aride qui entoure le Kube comme des douves. Le vent porte l’odeur salée vivifiante de l’air marin, et j’ai un goût légèrement amer dans la bouche quand je me passe nerveusement la langue sur les lèvres.

Je vois maintenant des gens à l’intérieur du dôme, la plupart vêtus des combinaisons bleu ciel des élèves-citoyens, quelques-uns portant le blanc réservé aux membres du personnel. Tandis que je les observe, ils se dirigent en troupeau vers le tunnel qui conduit du dôme au Kube : c’est l’heure du déjeuner. Nous avons calculé

l'heure de mon arrivée de sorte qu'elle coïncide avec le déjeuner pour limiter les risques que je sois interceptée. Un mouvement à ma gauche attire mon attention, je me tourne à demi et vois un membre des FPI sortir de l'extrémité la plus éloignée du complexe, là où se trouve la caserne des Forces de Protection de l'Infrastructure, de l'autre côté du dôme. Chaque dôme dispose d'un cadre de soldats des FPI ; Amerada ne peut pas se permettre de perdre ses installations de production alimentaire au profit de hors-la-loi. Avec les nuées de sauterelles dévorant le moindre brin d'herbe, le moindre bourgeon, cultiver quoi que ce soit à l'extérieur des dômes est impossible, et ce depuis des décennies.

J'exhorte intérieurement le soldat. *Ne viens pas par ici !*

Le hover-scooter vient dans ma direction. *Bien sûr. Bon sang !*

Je continue à avancer. Je m'efforce d'avoir une démarche nonchalante, plutôt que de me mettre à courir, prise de panique, ce qui attirerait le soldat aussi sûrement que de l'herbe attirerait les sauterelles. L'entrée latérale du dôme, la petite, qui donne directement sur le laboratoire, se trouve à une vingtaine de mètres. Je fais un signe de la main faussement désinvolte au soldat dont le hover-scooter se rapproche, et je continue mon chemin.

Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas !

L'engin se secoue, puis ralentit. Le soldat se penche vers la droite, et arrête son véhicule devant moi, me barrant la route. Je suis obligée de m'arrêter. Mon cœur martèle si fort ma poitrine que j'ai du mal à respirer, mais je me force à sourire.

— Élève-citoyenne, que faites-vous ici ?

Le soldat ne retire pas son casque, cet accessoire protecteur qui donne aux FPI un air vaguement insectoïde, et

sa voix résonne un peu en conséquence. Il ne met pas non plus pied à terre, et il me domine de toute sa hauteur, le coussin d'air de son véhicule ajoutant quinze centimètres à sa taille déjà impressionnante.

Je repense aux moyens que Vestor m'a enseignés de montrer que je ne cherche pas l'affrontement, et je prends soin de baisser légèrement le menton. Je prends une petite voix hésitante pour lui demander :

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? Le docteur Ronan m'a envoyée...

— Lui ! dit le soldat d'un ton qui indique que le docteur Ronan est pour lui une source d'irritation, ce qui n'a rien d'étonnant. Il n'aurait pas dû vous envoyer dehors. Personne n'est censé sortir du Kube – on nous a signalé la présence de membres du Défi dans la région.

Je devine que ce casque cache un jeune homme, tout bouffi d'orgueil par son autorité, désireux de se montrer impressionnant. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule comme si j'avais peur que des membres du Défi ne surgissent derrière moi, puis je fais un pas vers le soldat comme si je cherchais sa protection.

— Il m'a dit d'aller chercher des spécimens d'*Eurycotis floridana*. Il ne m'a pas parlé des hors-la-loi.

Je me félicite intérieurement d'avoir feint à la fois la peur et l'indignation, et ce très efficacement.

— Pas des hors-la-loi, des membres du Défi, me corrige le soldat, se déplaçant légèrement sur le hover-scooter, qui oscilla sous son poids.

— Je ferais mieux de rentrer, alors, dis-je, esquissant un mouvement pour le contourner.

Il s'avance pour me bloquer de nouveau la route, et me demande d'un ton soupçonneux :

— Où sont les Eury-machin-chose, les spécimens que vous avez rassemblés ?

Ah ! J'aurais dû prévoir une boîte pleine de cafards au cas où l'on m'arrêterait. J'hésite à peine quelques secondes avant de répondre, l'air faussement découragé :

— Je n'en ai pas trouvé. Ça va déjà m'attirer des ennuis, alors je vous en prie, n'aggravez pas mon cas en me retardant pour le déjeuner. S'il vous plaît ?

Je le supplie du regard.

— Bon, d'accord, dit-il, reculant d'un mètre sur son hover-scooter, mais je vais devoir laisser une note sur l'incident dans le registre. Le docteur Ronan entendra parler de mon supérieur.

Je pourrais lui dire que le docteur Ronan s'en moquera éperdument, mais je préfère le remercier, avant de me ruer vers la porte. J'hésite devant le scanner rétinien, attendant qu'il s'en aille, mais il reste là, comme pour vérifier que je rentre sans encombre. *Bon sang !*

Si cela ne fonctionne pas, si on m'a bloqué l'accès au Kube quand je m'en suis enfuie, je suis morte. Je ne pourrai pas rejoindre l'escadron de Wyck si je n'arrive pas à entrer, pas avec ce soldat dans les parages. Le plan repose en grande partie sur l'agacement du docteur Ronan à l'égard des questions d'ordre administratif ne concernant pas directement le laboratoire, ou plutôt pour son désintérêt total pour ces questions. Je ne l'ai jamais vu supprimer le droit d'accès d'un élève-citoyen à son départ du Kube, mais il y a un début à tout.

Je prends une profonde inspiration. J'écarte le couvercle du scanner et me penche pour placer mon œil devant. Il y a un léger vrombissement, puis... plus rien.

— Que se passe-t-il ? demande le soldat d'une voix méfiante.

— Le scanner est sale, dis-je, me léchant le pouce et le passant sur la lentille.

Pourvu que ça fonctionne ! Ne pouvant repousser

davantage le moment fatidique, j'ouvre grand les yeux et appuie le front sur le métal froid du scanner. Le vrombissement se fait de nouveau entendre, puis...

— Accès autorisé.

Rien ne m'a jamais paru plus accueillant que cette voix de robot. Je suis tellement soulagée que je vacille un peu sur mes jambes. La porte s'ouvre, je fais au revoir de la main au soldat, et me glisse à l'intérieur. Quand la porte se referme derrière moi, je m'y adosse et ferme les yeux quelques instants, consciente de ma chance. La dernière fois que je suis passée par cette entrée, j'avais été prise dans une nuée de sauterelles et j'avais dû passer à la décontamination. Pas cette fois. Je suis à l'intérieur, et aucun décontaminateur ne m'attend, mais de nombreux obstacles se dressent néanmoins entre moi et la réussite de ma mission. Je pense à Wyck et à son escadron qui attendent mon signal, à Idris et à l'escadron plus important qui interceptent le train et qui comptent sur moi pour que les portes du Kube soient ouvertes à leur arrivée, et je me reprends. Je dois maintenant aller jusqu'au laboratoire, puis traverser le Kube jusqu'à l'entrée principale, où je pourrai désactiver le portail et laisser entrer le train conduit par le Défi. Je regarde l'heure. Je n'ai que douze minutes devant moi.

Je m'écarte de la porte et m'efforce d'avoir une démarche assurée tandis que je remonte l'étroit couloir jusqu'au laboratoire, dont la porte coulisse dans un sifflement à mon approche. L'odeur âcre que je connais bien des désinfectants et des autres produits chimiques me chatouille les narines, et l'espace d'un instant, j'ai l'impression d'être à nouveau une enfant de six ou sept ans, visitant le laboratoire pour la première fois, impressionnée et intriguée par les centrifugeuses, les fioles, les éprouvettes, les béchers pleins de liquides bouillonnants. J'ai

tout de suite su que je voulais travailler au laboratoire, plutôt que dans les cuisines ou avec les bébés, comme l'avait fait Halla par la suite.

Je promène maintenant mon regard sur les paillasses et sur le matériel, m'attendant plus ou moins à voir le docteur Ronan penché sur un microscope, ou à le voir sortir de l'une des grandes chambres froides, les pans de sa blouse flottant derrière lui, mais le laboratoire est désert. Nous avons fait exprès de choisir l'heure du déjeuner pour mon infiltration, conscients que la plupart des élèves-citoyens et des membres du personnel seraient à la cantine, et que les FPI ne seraient pas aussi nombreux que la nuit.

Je quitte le laboratoire, résistant à l'envie d'examiner les expériences en cours, de découvrir sur quoi le docteur Ronan et ses assistants travaillent actuellement. Je laisse donc derrière moi les plans de travail en acier inoxydable, les éviers, tous les appareils, et je me dirige vers les portes en Polyglass qui donnent sur le dôme. Elles s'ouvrent aussi à mon approche, et me voilà dans le dôme, submergée par l'odeur forte du terreau et des fruits mûrs, par la présence de la plus grande quantité de cultures qu'il m'ait été donné de voir depuis ma visite de l'un des dômes d'Atlanta avec la ministre Alden. Je n'arrive pas encore à penser à elle comme à « ma mère », même si j'ai eu trois mois pour me faire à l'idée. Des microdrones passent dans l'air en bourdonnant, aspergeant certaines cultures d'un jet soigneusement mesuré d'engrais, arrosant d'autres d'eau. Il y a une odeur piquante d'agrumes dans l'air qui n'existait pas de mon temps, et je regrette de ne pouvoir examiner de plus près la rangée d'arbres fruitiers aux branches desquels pendent de gros fruits globulaires turquoise, mais je ne traîne pas. Je tourne à droite et marche d'un bon pas en direction du corridor qui conduit au Kube lui-même.

Une fois que je suis dans le corridor au carrelage blanc, les muscles de mes épaules se contractent. Dans le dôme, j'avais encore une chance d'échapper à mes poursuivants si toutefois j'étais repérée ; ici, je n'ai aucune chance. Les couloirs nus n'offrent aucun endroit où se cacher, contrairement aux rangées de cultures ou aux vergers d'arbres fruitiers expérimentaux. Mes pas semblent résonner bruyamment dans le corridor désert, même si je sais que je ne fais pas tant de bruit que cela, en réalité. Une voix monotone et le cliquetis de couverts contre des assiettes me parviennent depuis la cantine, et en passant devant la porte, j'aperçois des élèves-citoyens en train de se murmurer des choses à l'oreille tandis qu'un surveillant lit le texte du jour sur la communauté depuis l'estrade.

Ce bref moment d'inattention me coûte cher. J'ai à peine le temps d'entendre le pas feutré de chaussures à semelles de caoutchouc que, déjà, une voix sévère me dit :

— Élève-citoyenne, vous n'avez pas encore été autorisée à quitter la cantine.

Je baisse la tête, espérant que les cheveux tombant autour de mon visage cacheront mon identité, et je marmonne :

— Je suis désolée, Madame. Mon ventre... Je ne me sens pas bien... J'ai dû aller à l'hyfac.

La tête baissée, tout ce que je vois de la surveillante sont ses chaussures blanches et le bas de sa combinaison.

— Regardez-moi quand je vous parle, dit-elle.

Je lève lentement la tête. Je vois sa poitrine généreuse, son menton fuyant, son nez retroussé et, enfin, ses yeux dorés de génétiques sous ses sourcils noirs froncés. C'est la surveillante Dashto. Elle enseigne l'histoire. C'est elle qui m'a appris tout ce que je sais sur les pandémies, les guerres, la création d'Amerada, et sur bien d'autres choses encore. Elle me reconnaîtrait tout de suite si je

n'étais pas déguisée. Je retiens mon souffle, espérant que mon déguisement suffira. Si elle découvre que je suis Everly Jax, elle appellera les FPI sans hésiter. Personne ne voudrait d'une condamnée pour meurtre en liberté dans les couloirs du Kube.

Le froncement de ses sourcils s'accentue.

— Comment vous appelez-vous, Élève-citoyenne ? Je ne vous ai encore jamais vue.

— Élève-citoyenne Delacourt, dis-je. On m'a transférée du Kube 14. Je suis arrivée ici cette semaine.

J'espère que notre couverture tient la route.

La surveillante Dashto hoche la tête, ce qui fait plisser la chair flasque sous son menton.

— J'ai entendu parler du surpeuplement de certains Inkubators des cantons du Nord. La stérilisation obligatoire est la seule solution pour limiter les naissances de naturels, mais les ministres d'Atlanta sont trop timorés pour promulguer les lois nécessaires. Nous devons accroître la population d'Amerada, mais avec le bon type de citoyens.

Elle renifle bruyamment.

— En tout cas, Élève-citoyenne, quelles que soient les pratiques au Kube 14, ici, au Kube 9, nous exigeons de la discipline et le respect des règles. Retournez immédiatement à la cantine.

— Oui, Madame, dis-je docilement, revenant sur mes pas.

J'hésite devant la porte de la cantine, et elle me fait signe d'y aller. Je ne peux pas entrer. Au mieux, la moitié des surveillants s'apercevraient que je suis une parfaite étrangère ; au pire, quelqu'un me reconnaîtrait malgré mon déguisement et me démasquerait comme Everly Jax, traîtresse et meurtrière. Dans un cas comme dans l'autre, on me placerait en détention, et quand Idris et ses troupes

arriveront dans leur train détourné, ils trouveraient le portail clos. Les FPI les encercleraient...

Je me plie en deux au niveau de la taille et fais mine d'avoir des haut-le-cœur. Étant donné l'état de nervosité dans lequel je me trouve, j'ai plus ou moins la nausée, de toute façon, et je parviens à faire remonter un peu de bile, que je crache par terre. Regrettant de ne rien avoir mangé ce matin, je recommence à faire des bruits de vomissements en me tenant le ventre, puis je vacille et m'effondre contre le mur avant de me laisser glisser sur le sol avec un gémissement plaintif.

— Quelle pagaille ! s'exclame la surveillante Dashto d'une voix trahissant un mélange de dégoût et d'inquiétude. Attendez ici, je vais chercher l'infirmière.

Je hoche faiblement la tête, et elle s'éloigne en trotinant. Dès qu'elle a tourné au bout du couloir, je me lève d'un bond et m'élançe en courant vers la guérite des FPI, à côté de l'entrée principale, où se trouvent les commandes d'accès au Kube. Trois minutes et demie. Je n'ai plus le temps de faire dans la finesse. Je passe devant des salles de classe désertes et devant les ascenseurs qui conduisent aux dortoirs et aux bureaux, je traverse l'atrium en courant, manque de perdre l'équilibre sur le sol glissant. Je tends les bras sur les côtés pour ne pas tomber, et continue à courir en direction de l'entrée. La guérite des gardes se trouve sur la droite, et elle est reliée au mur extérieur par une cloison en Polyglass qui permet de surveiller à la fois la voie ferrée contiguë au portail d'entrée et la porte réservée aux piétons encastrée dans le mur d'enceinte.

Le soldat me facilite la tâche en sortant de la guérite quand il me voit arriver en trombe. Il n'a pas de casque. Il est jeune, il doit avoir à peine deux ou trois ans de plus

que moi, qui en ai dix-sept. Sa peau est laiteuse et il est dégingandé.

— Élève-citoyenne, qu'est-ce que... ?

Avant qu'il n'ait pu terminer sa question ou communiquer avec la caserne des FPI, je le réduis au silence en lui donnant un coup du tranchant de la main dans le larynx. J'ai les doigts raides et bien serrés, et je lui écrase la trachée-artère et le larynx. Fière serait fière de constater que l'entraînement qu'elle m'a fait suivre s'est avéré payant au moment décisif. Le soldat se tient la gorge et tombe à genoux, asphyxié. Les yeux écarquillés, il me regarde d'un air suppliant. C'est un coup fatal, et je ne peux pas perdre de temps à l'aider. Ravalant le remords qui m'assaille, je m'engouffre dans la guérite. Si le portail n'est pas ouvert à l'arrivée du train, cela signifiera que le mécanicien du train n'a pas fourni les bons codes, et les troupes des FPI débarqueront en masse. Il y a de grandes chances pour que quelqu'un ait déjà signalé le détournement du train et que le seul espoir du Défi soit de prendre rapidement le contrôle du Kube et de l'utiliser en position défensive.

J'étais contre cette opération dès le début, je la trouvais trop risquée, je trouvais le timing trop serré, mais Idris n'a pas tenu compte de mes objections. Comme d'habitude.

— Tu es une scientifique, pas un stratège, m'a-t-il dit il y a près d'un mois.

Nous étions sur le pont supérieur du *Chattahoochee Belle*, la réplique d'un bateau à aubes à bord duquel Idris a installé son quartier général. Il avait jeté l'ancre près d'une usine d'engrais incendiée lors d'un bombardement, ce qui expliquait l'eau d'un bleu étrange de la rivière sur laquelle il se trouvait. J'avais réussi à regagner le bateau depuis Atlanta un mois plus tôt, et je n'avais pas encore accepté les événements qui m'avaient poussée à quitter la capitale. Pendant qu'Idris parlait, je l'observais,

essayant de me faire à l'idée qu'il était mon frère. Nous ne nous ressemblons pas ; il a hérité de la carnation d'Alexander, tandis que je suis pâle et blonde, comme ma mère – comme *notre* mère. J'ai décidé pendant le trajet de trois semaines jusqu'au *Belle* de ne pas lui parler tout de suite de notre lien de parenté, et de ne pas en parler non plus à Alexander. Je me suis dit que j'attendrais le bon moment. Il empale un navet, le premier légume que je vois depuis mon retour, sur la pointe de son couteau, et il mord dedans comme s'il s'agissait d'une pomme.

— C'est toi qui as insisté pour que je quitte Atlanta pour participer à cette mission, dis-je avec colère.

— Nous avons besoin de tes connaissances d'initié sur le Kube, pas de tes conseils militaires, réplique-t-il, me regardant sous ses sourcils noirs. Il n'a que trois ans de plus que moi, environ, mais il a déjà des pattes-d'oie qui se démarquent sur sa peau mate. Ses cheveux noirs tombent en avant et sa mâchoire se contracte tandis qu'il mâche le navet.

— Avec Everly, tu risques fort d'obtenir plus que ce à quoi tu t'attendais, marmonne Wyck, m'arrachant un sourire entendu.

Ses yeux noisette pétillent, clairs sur sa peau bronzée. Ses cheveux bruns et bouclés sont plaqués sur son crâne par la sueur, et il passe une main dedans.

— Wyck connaît le Kube aussi bien que moi, dis-je à Idris.

— Wyck n'a pas accès au laboratoire. Toi, oui.

Il parle froidement, et je devine tout de suite ce qu'il veut que je fasse.

— On a peut-être supprimé mon droit d'accès, dis-je. C'est le protocole.

— D'après ce que j'ai appris du docteur Ronan, il n'est pas très à cheval sur les protocoles administratifs.

— D'après ce que tu as *appris* ? Tu as un espion au sein du Kube ?

Wyck se redresse sur sa chaise, et je sais qu'il essaie, comme moi, de deviner de qui il peut bien s'agir. Un surveillant, ou un élève-citoyen ?

Idris ignore ma question.

— Le Défi a besoin d'un dôme, d'une source de nourriture.

Il montre le navet entamé.

— Nous ne pouvons pas vivre ni nous battre avec un légume ou une mesure de farine de temps en temps. Avoir un dôme est mon but depuis que j'ai pris le commandement.

Il y a près d'un an, après le massacre, au bordel.

— Voici ce que nous allons faire. Il y a beaucoup de choses à envisager, mais avec de la discipline, de l'entraînement, et un peu de chance, nous pouvons y arriver.

Il passe une heure à nous exposer son plan : une équipe détournera le train qui approvisionne le Kube deux fois par semaine, pendant que je m'infiltrerai dans le laboratoire pour veiller à ce que le portail soit ouvert et à ce que le train puisse se garer le long du quai. Avec un peu de chance, les troupes d'Idris prendront le contrôle du bâtiment principal du Kube et du dôme sans avoir besoin d'ouvrir le feu.

— Et si nous n'avons pas de chance ? demande Wyck.

— Ce sera plus compliqué, répond Idris en haussant les épaules.

Il croque une dernière bouchée de navet et jette le reste par-dessus bord. Le trognon tombe dans l'eau avec un petit *floc*. Il remet le couteau dans la gaine qu'il porte à la taille.

— Mais du moment que nous faisons entrer le train dans l'enceinte du Kube, continue-t-il, nous avons toutes

les chances de réussir. Les FPI seront désavantagés, puisqu'ils ne voudront pas détruire le dôme uniquement pour nous abattre.

— Ça peut marcher, reconnaît Wyck. Il n'y a pas de soldat à l'intérieur du Kube ou du dôme, excepté le garde à l'entrée. Ils sont tous en patrouille ou à la caserne, qui se trouve à l'intérieur du complexe, mais qui n'est pas reliée au Kube.

Il passe l'index sur la carte qu'Idris a étalée sur la table du poste de pilotage. La clôture forme un cercle divisé en deux par la voie ferrée, qui en traverse le cinquième inférieur. Du bout du doigt, il fait le tour du dôme, puis il suit le court tunnel qui le relie au bâtiment principal du Kube, tapote la caserne des FPI, et enfin le plus petit carré qui se trouve juste derrière.

— L'armurerie, dit-il. J'y ai travaillé un moment.

Wyck est incroyablement doué avec les armes, les outils, les gadgets, avec tout ce qui a des ressorts, des engrenages ou des parties mobiles. Il travaillait souvent sur les véhicules et les armes des FPI quand nous étions élèves-citoyens.

— C'est pour cette raison que ton rôle est de t'emparer de l'armurerie, répond Idris avec un sourire triomphant.

Je me souviens de l'avoir observé, à ce moment-là, et de m'être demandé ce qu'il savait exactement du Kube 9. C'est une question que je me suis posée à plusieurs reprises au cours du mois pendant lequel nous nous sommes entraînés en vue de cette mission, pendant lequel nous avons mis au point ma couverture, mon déguisement, mon itinéraire et mon timing. Je savais avant qu'Idris ne me le dise que je devrais tuer la sentinelle.

Le jeune soldat est maintenant en train de mourir étouffé à l'entrée de la guérite, pendant que j'examine les boutons du tableau de commandes. Les renseignements

d'Idris n'étaient pas assez complets pour que nous sachions à quoi ressemblait l'intérieur de la guérite, ou comment faire, au juste, pour désactiver le portail et permettre au train d'entrer. J'essaie de comprendre ce qu'indiquent les étiquettes correspondant à chaque interrupteur et à chaque bouton, m'efforçant de refréner la panique que je sens monter en moi. *DA*, *OGA*, *OGS*, *LD*, etc. : je n'ai pas la moindre idée de ce que signifient ces sigles. Je vois le train approcher, sur un écran. Il se trouve à moins de cinquante mètres du portail extérieur. Je n'ai plus que quelques secondes devant moi. Si j'appuie sur le mauvais bouton, je risque d'appeler les FPI. Si je n'appuie sur aucun bouton, le train en attente indiquera qu'il y a quelque chose d'anormal. J'hésite, une main au-dessus du tableau de commandes.

La voix grêle d'un homme s'élève d'un haut-parleur.

— Caporal-chef, y a-t-il un problème avec les codes ?
Le train 1302 approche et le portail est toujours fermé.

Le train n'est plus qu'à quelques mètres du portail. Du plat de la main, je frappe sur le bouton portant l'étiquette *OPA*, espérant que les initiales signifient *Ouverture Portail A*, ou quelque chose comme ça. Si le A est celui du mot *alarme*, nous sommes bel et bien fichus. Tous les muscles de mon corps se contractent tandis que je m'attends à entendre retentir une sirène. Il ne se passe rien. Au bout de quelques secondes, le portail s'ouvre lentement vers l'intérieur, et je laisse échapper un profond soupir de soulagement.